

LE RÉVEIL SAINT-PIERRAIS

Journal Républicain

PRIX DE L'ABONNEMENT (payable d'avance).

Pour la Colonie

Un an..... 12 fr. 00. — Six mois..... 7 fr. 00

Union Postale

Un an..... 15 fr. 00. — Six mois..... 8 fr. 00

J.-B. GIRARDIN

Directeur-Gérant

Rue du Barachois



PRIX DES ANNONCES.

Une six lignes..... 3 fr. 00

Chaque ligne au-dessus..... 0 fr. 4

DÉROUTE

La population de St-Pierre a été pour la première fois appelée à se prononcer sur une question qui l'intéressait. Pour la première fois elle a été mise directement à même de s'occuper de ses intérêts et dès cette première fois, la population s'est montrée digne d'elle-même. Nous nous y attendions, nous ne sommes pas de ceux qui en sont ou prétendent en être étonnés. La population donc a donné l'exemple d'une rare maturité d'un profond discernement. Appelée à se prononcer sur deux questions essentielles, elle a statué avec la raison la plus éclairée.

Nous reviendrons sur le vote relatif au chef du service de l'Intérieur, pour important qu'il soit, l'intérêt qu'il comporte est moins immédiat que celui du vote unanime émis sur la question de l'emprunt par les sept cents électeurs réunis le mercredi 14 octobre 1903.

Nos lecteurs trouveront dans le supplément du journal le compte rendu de la conférence. La question même de l'emprunt y est suffisamment développée et il nous est inutile d'y revenir. Il s'agit plus simplement aujourd'hui de dégager les conséquences de cette admirable manifestation.

Le lendemain de la réunion à neuf heures et demie, le conseil d'administration se réunissait sous la présidence de M. le Gouverneur et d'un commun accord la proposition de l'emprunt était abandonnée sans même avoir été mise aux voix.

Cette solution constituait un tel échec que les partisans et défenseurs de l'emprunt, se résignaient à changer leur fusil d'épaule, à prendre une attitude absolument différente.

Dès le jeudi matin se répandait en effet comme une trainée de poudre la nouvelle qu'il n'y avait jamais eu de partisan de l'emprunt, qu'on n'avait jamais pensé autre chose qu'à demander une subvention à la Métropole et que dans ces conditions seulement l'on avait parlé de voter la somme de 300.000 francs.

Les partisans de l'emprunt en tentant de cacher leur défaite par cette explication ont fait injure à la population. Pensaient-ils arriver en niant l'évidence à faire douter de la réalité? Si ce calcul avait été fait il eût été bien simple.

Rappelons les faits:

Au lendemain de l'incendie les Ministres des finances et des colonies ont nettement signifié à l'administration de la colonie que notre population n'eût point à compter sur un don de la Métropole. Le Ministre des finances a simplement offert l'emprunt en soulignant les conditions favorables auxquelles il serait fait. Il y eut même dès l'abord un malentendu: l'administration locale ayant pensé que le ministère prêterait sans intérêts, c'est seulement après demande d'explications que l'on fut avisé que la colonie devrait payer des intérêts pour les sommes dont l'avance lui serait faite. Il n'y avait donc pas d'erreur possible, pour avoir les 300.000 francs, il fallait les emprunter c'est-à-dire souscrire dès le principe l'obligation de les rembourser.

C'est ainsi que le projet d'emprunt vint pour la première fois en discussion devant le conseil d'administration. Comment s'il s'était agi de voter sur une libéralité à faire par la métropole admettre que tous les représentants de la population aient refusé de voter la proposition.

Comment le Conseil Municipal aurait-il approuvé la conduite de M. le Maire si celui-ci avait refusé de s'associer à une demande de secours à adresser à la métropole. A cette première réunion, le Conseiller privé, le Président de la chambre de commerce et le Maire ont voté contre la proposition parce que disaient-ils, ils ne voulaient pas d'impôts nouveaux et que l'emprunt c'était l'impôt augmenté. s'il s'était agi d'un cadeau à recevoir de la métropole, les représentants de la population eussent été des fous de ne pas l'avoir accepté.

Or le projet qu'a appuyé M. le Maire à la séance de fin de septembre était le même que celui sur lequel on avait voté la première fois, s'ils' était agi cette fois encore d'un cadeau à recevoir ou d'un

cadeau à demander, comment admettre que tout le monde ne se fût pas trouvé uni dans un accord unanime pour demander ou accepter ce cadeau? Si M. Leban a voté contre la proposition, si M. le Gouverneur n'a pas clos le débat en faisant voter, si M. Caperon a combattu le projet c'est que tous étaient dominés par une préoccupation unique: Tous les trois ils refusaient d'admettre la proposition parce que, disaient-ils, l'emprunt aboutissait à l'augmentation de l'impôt inadmissible en raison de la situation du pays.

C'est donc qu'il s'agissait bien d'un emprunt.

En faut-il encore une dernière preuve? Elle résulte des termes de la convocation adressée le 12 octobre à Messieurs les membres du conseil d'administration. Cette convocation indiquait nettement que le conseil devait se réunir pour délibérer et voter de façon définitive sur le projet d'emprunt. Et qui osera nous contredire quand nous dirons que M. le Gouverneur adressait cette convocation en suite d'une lettre de M. le Maire en date du 10 octobre où celui-ci disait qu'après le renvoi pour la discussion et le vote au sujet de l'emprunt de 300.000 fr. il y avait lieu de se réunir le plus tôt possible pour en finir.

Comment dans ces conditions tenter de faire croire au public, à la population entière qu'on n'a jamais voulu voter un emprunt?

Mais enfin comment M. Daygrand président la conférence du 14 aurait-il laissé parler M^e Delmont pendant une heure contre le projet d'emprunt, si ce projet n'avait jamais existé. Comment dans cette salle où il y avait près de 800 personnes ne se serait-il pas trouvé un seul citoyen pour dire au conférencier qu'il parlait inutilement contre l'emprunt, puisque jamais on n'avait pensé à l'emprunt.

Allons donc! vous tous partisans de l'emprunt qui vous êtes engagés à fond dans cette question parce que vous ne sentiez pas le changement qu'il y a entre la situation d'hier et celle d'aujourd'hui, vous pensiez qu'il vous suffisait de vouloir l'emprunt pour en obtenir le vote. Vous vous étiez trompés car

Vous aviez compté sans l'énergie de la conscience publique, parce que vous n'aviez pas prévu que fut possible une manifestation comme celle du 14.

Il était trop tard quand les partisans de l'emprunt ont constaté qu'ils s'étaient fait illusion sur l'étendue de leur pouvoir et de leur autorité. Ils ont alors cherché à s'échapper de l'impasse, d'où ils ne pouvaient sortir que diminués, en prétendant qu'ils n'avaient jamais été partisans de l'emprunt.

Il nous paraît inouï que l'on ait osé dans de telles conditions espérer donner le change à l'opinion publique. Notre devoir de journaliste malgré la netteté de la situation était de préciser les faits. Nous devions montrer à nos lecteurs que les partisans de l'emprunt ont vraiment trop espéré de la population lorsqu'ils ont cru qu'elle s'arrêterait même une minute à cet argument qui pour tous était l'avenue de la déroute et de la débandade qui suivent la bataille perdue, la défaite définitive.

Notre Programme.

Notre titre a été suffisamment défini, même pour ceux qui pensaient qu'après avoir tant sommeillé, on ne pouvait plus sortir de la léthargie, sorte de catalepsie des forces vives de toute une population.

Dieu merci ! les endormis d'hier sont debout et prêts à défendre les prérogatives de leurs droits individuels, comme de leurs droits politiques et économiques. La preuve n'est plus à attendre elle est faite, même pour ceux qui seraient disposés à nier la clarté du jour aveuglés par son trop d'éclat.

Nous ferons donc une guerre de principe aux abus criants et vexatoires d'où qu'ils viennent, et, en attendant mieux, nous nous proposons par une série d'articles bien sentis de faire connaître les dessous et surtout les dessous des dessous :

- 1^{er} Creusage du Barachois;
- 2^o Adjudication du Service Postal;
- 3^e Vente et achat des morues du navire Assomption;
- 4^e Cession et vente administratives de charbon;
- 5^e Procès intenté à l'entrepreneur de la réparation de l'église;
- 6^e Saisie douanière de la goélette *Jules Jean-Baptiste*.

Nous nous réservons d'intervenir l'ordre de publication de ces articles, nous en rapportant à nos collaborateurs d'agir à leur convenance et au mieux de la défense de nos intérêts généraux, que nous savons en bonnes mains, sans être obligé de faire violence à une production hâtive qui serait incomplète.

Hygiène et Salubrité Publiques.

Beaucoup de fonctionnaires, pour ne pas dire tous, se font un malin plaisir de critiquer les us et les coutumes des habitants de cette colonie, au point, tout en s'en moquant, de les qualifier d'invétérés dans leur routine ancestrale.

Cette critique générale des nouveaux arrivants sur tout ce qu'ils voient a-t-elle sa raison d'être? N'est-elle pas plutôt une manie de quasi-supériorité intellectuelle se prévalant d'une essence moins roturière? On pourrait y répondre par le *Dis peu, fais mieux*.

Pour rester sur ce terrain neutre de la perfectibilité, il convient d'envisager une des premières questions d'hygiène de la Colonie, depuis fort longtemps à l'état d'étude et restée quoique cela sans la moindre solution pratique.

De tous temps, et ailleurs qu'à Saint-Pierre, on a critiqué avec raison le mode d'évacuation des immondices, on a même fait la guerre à ces malheureuses tinettes portatives, qui certains soirs, sont loin d'embaumer les passants de leur parfum concentré.

Certains chefs du service de santé, d'accord en cela avec le Conseil d'hygiène, ont préconisé le tout à l'égout, facilité par une grande chasse d'eau, d'autant plus possible que notre ville se trouve bâtie sur un point culminant ayant trois versants différents, dont les bassins naturels sont: l'étang Boulo à l'ouest, le Barachois au sud, et la rade au nord.

Certes ce mode d'assainissement était le plus facile à mettre en pratique comme aussi le plus conforme aux doctrines actuelles: il suffisait de profiter de la déclivité naturelle de la pente occupée par nos habitations pour construire quelques bons égouts récepteurs et conducteurs du tout à la mer, qui est le grand purgatoire de tous les immondices.

Ceux qui ont critiqué; ont-ils fait faire quelques pas à leur théorie rationnelle et hygiénique? Non, pas un. — Ont-ils au moins prêché d'exemple? Pas plus.

Pour s'en convaincre, il suffit de prendre comme types deux établissements de la colonie, principaux quant à l'abondance et à la variété de la fabrication de la matière première: La gendarmerie d'une part, la prison de l'autre.

On ne peut mettre en doute que ces deux habitations ne soient un cloaque d'accumulation de denrées coloniales sans écoulement dans un pays qui n'est pas encore une colonie agricole, où tout devrait retourner à la terre pour réparer la déperdition de ses forces.

Cependant on peut dire, sans crainte d'être démenti, que ces deux établissements sont à première proximité de la mer, qu'il sont sur une même pente de peu d'étendue, bien disposée pour entraîner ce qui est moins odoriférant que des liges de bottes, seraient-elles vierges de toutes souillures?

Le moment est plus propice que jamais de rappeler à l'administration de M. Jullien qu'il y a un progrès d'hygiène et de salubrité à réaliser, qu'il a d'autant plus sa raison impérieuse que l'on prévoit déjà que le « Réveil Saint-Pierrais » pourrait bien fournir à M. Déchamps des hôtes, aux quels il répugnerait d'être obligés, en plus de leur peine, de passer la jambe à JULES tous les matins.

L'intérêt qu M. Jullien porte à l'hygiène publique et sa sympathie pour des confrères malheureux, sont pour nous une certitude de le voir améliorer une situation sanitaire grosse de périls; dans tous les cas, ce projet mis à exécution aurait l'avantage incontestable de donner le bon exemple à nos édiles, d'enrayer la routine par une mise en œuvre DE MIEUX FAIRE AU MOINS EN SALUBRITÉ PUBLIQUE.

TRIBUNE LIBRE

Monsieur le Rédacteur

Permettez-nous d'applaudir à votre programme, d'encourager vos efforts, de vous accompagner au but.

Nos dernières libertés souillées, nos suprêmes besoins méconnus ont jeté dans les consciences Saint-Pierraises le germe fécond d'où naît aujourd'hui votre journal « LE RÉVEIL ST-PIERRAIS. » Hélas! et Bravo!

Hélas! — parce qu'il est profondément triste de voir notre colonie livrée, malgré tous les principes républicains, aux caprices d'une fantaisie autocrate; parce qu'il est profondément écœurant de constater le sans-gêne avec lequel les administrateurs dont on nous affuble, mettent le carcan aux vœux de la population; parce qu'il est révoltant, enfin, de sacrifier nos efforts de chaque jour pour contribuer aux fantaisies — trop souvent malfaisantes! — de gens dont chaque acte semble un défi nouveau à tous nos sentiments.

Bravo! parce qu'à quelque chose malheur est bon.

Le lion de la fable se réveille au coup de pied de l'âne. Il semblait moribond; il n'était qu'endormi.

Eh bien! Oui. Nous en avons assez des vexations, des coups d'épingle, des gaffes, des moqueries et des bluff.

Nous en avons assez d'être traités par dessous la jambe dans des boniments — ramassés de lieux communs, supérieurs! oh! combien — que notre culture intellectuelle est encore, paraît-il, incapable de digérer.

Nous en avons même trop! Désormais, grâce à votre journal, ce que chacun pense, tous pourront le dire. Le premier, vous avez ouvert la lutte nous avons le devoir de vous suivre. Nous avons sommeillé! Que votre

clairon nous réveille ! Qu'il nous entraîne dans la mêlée ! Qu'il nous conduise à la victoire !

Nous l'aurons !

« A tout Seigneur, tout honneur » disait la première feuille du « Réveil SAINT-PIERRAIS. »

Où malheureusement.

Ceux qui nous gouvernent ont la malchanceuse habitude de commettre des fautes constantes. Il y a des gens qui ont de ces privilèges

Grotesques phénomènes des fonctions publiques ! S'ils le font inconsciemment ce sont des incapables - et nous nous plaignons ; s'ils le font en connaissance de cause, ce sont des maladroits, et nous les blâmons.

Votre journal est un pilori public : à tout Seigneur, tout honneur !

Un jour, le suffrage universel — impitoyable dans son ingratitude — méconut le ramage attendrissant de son compagnon. Les bulletins de vote détournèrent les yeux malgré les pitoyables mélodies — et comme la colombe fuyait — trainant son aile endolorie, elle découvrit sur notre îlot le perchoir hospitalier et le baume adoucissant.

Lorsque nous l'accueillîmes, nous avons pu espérer trouver derrière ses phrases creuses et retentissantes, un bon vouloir, précurseur du bien faire.

Pauvres de nous ! depuis quelques deux ans, nous assistons à un concert de turlupinades dirigé avec une maestria digne de tréteaux plus amples que notre rocher de St-Pierre.

Nous parions deux têtes de morues barbues contre un mois du traitement de M. le Gouverneur, qu'on ignore au ministère ses aptitudes administratives.

On les ignore ? — Non. Elles n'éblouissent pas. Elles ne sont pas lumineuses. Mais comme le calorique se manifeste avant la clarté, nous que ses talents échaudent, nous en sentons l'effet bien avant que Monsieur le Ministre n'ait l'œil fixé par leur lumignon. Aussi la sympathie de ses administrés compense-t-elle amplement les distinctions tardives d'un mérite inapparent !

Nous savons ! Quelques uns lui passent la main dans le dos - à rebrousse poil ; d'autres en font des gorges chaudes. Peut-il s'en plaindre ! Nous sommes certains - et lui, comme nous - que s'il était gravier, allumeur de verbes, ou même directeur de l'Intérieur - sa personne n'occuperait personne.

Ses fonctions ont des douceurs. Les douceurs ont de temps à autres des renvois aigres. Le bonheur n'est point parfait ; les hommes non plus ; les Gouverneurs encore moins.

Que ne le savions-nous !

Les apparences sont trompeuses. Les grosses caisses font du bruit, mais elles sont vides. L'expérience nous en coûte cher.

Les belles promesses se sont évanouies comme fumées ; les paroles alléchantes se sont envolées comme bulles de savon ;

le miel que l'abeille gouvernementale distillait aux contribuables, ne leur a laissé qu'amertumes et déceptions. Aussi lorsque Monsieur le Gouverneur Jullien, rentrant de son congé en France, rééditait les sourires et les coups de chapeau d'antiques tournées électorales — Telles des dames galantes en quête d'adorateurs — il a dû s'apercevoir — s'il est perspicace — que lorsqu'on sème du flan on récolte des nêles.

(C'est la grâce que je lui souhaite)

Recevez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de nos sentiments distingués.

X.

Une Nouvelle Recrue

Les nouveaux venus dans la colonie, comme passe temps, s'adonnent, se passionnent même, soit pour la chasse, soit pour la pêche. C'est là certes un bon exercice et le meilleur des sports activant la circulation, tout en développant la vigueur des muscles par des marches forcées, souvent même pénibles : Il dispense de l'appétitif et, quoique cela, stimule l'appétit.

Notre nouvelle recrue était un disciple moins déambulant que ceux possédant le feu sacré de la pêche, mais elle pensait en trouver tous les attrait, toutes les émotions sans avoir à essuyer autant de fatigues, sans envier les exploits que chaque jour elle entendait narrer au cours des allées et venues de son service.

Au reste, pour lui la pêche maritime avait toutes ses préférences, elle lui semblait devoir lui procurer plus de satisfaction par une réussite plus facile et plus prompte.

Ce jour là le temps était au beau, était même chaud, il invitait au repos et à l'envie de se mettre à la fraîche au bord de l'eau.

Ainsi bien intentionné, notre pêcheur à la gaule se pourléchait déjà les babines d'un congé, d'une sole, ou même d'une plie accommodée à la nouvelle façon, sauce au vin blanc.

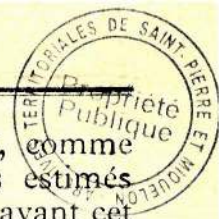
La difficulté était de choisir le bon endroit ; quand un connaisseur expérimenté et avisé s'empressa d'indiquer au nouveau confrère de la gaule le recoin, délicieux de fraîcheur, de l'escalier de

la cale du gouvernement, comme un des endroits les plus estimés des pratiquants fervents, ayant cet avantage, qui n'était pas à dédaigner pour un amateur, que, grâce aux marches de l'escalier, on peut pêcher très à son aise, sans courbature, assis commodément et sans être trop mollement. Un autre avantage était aussi celui de se trouver à l'abri du vent d'est qui est glacial et pernicieux pour les nouveaux arrivés ; sans parler qu'à cet endroit de prédilection, le poisson est plus gras et plus goûté, étant pourvu d'une nourriture abondante et variée.

Bref, à notre pêcheur improvisé, tout vêtu de nankin pour la circonstance, il manquait l'essentiel : non le bulot, mais l'asticot indispensable pour faire une pêche merveilleuse. En pareil cas, un adepte fervent de la gaule ne s'embarrasse pas pour si peu, et, sur réquisition, un morceau de gras de lard fut complaisamment mis à la disposition de notre pêcheur, qui, après avoir amorcé amplement sa ligne, se mit résolument à l'œuvre assis sur la deuxième marche de l'escalier, tenant sa gaule d'une main ferme et entre ses dents un savoureux cigare. L'illusion était complète, c'était à se croire installé dans un des escaliers des bords de la Seine, moins le brouhaha des voitures trouble-fête de la partie fine.

C'était un homme de patience, possédant par conséquent toutes les vertus nécessaires pour agacer le goujon et la truite, mais ce jour-là, les vents étaient de la partie de l'est, véritable chasse poisson ; et il ne mordait pas malgré la friandise nouvelle qui lui était offerte. Bien plus, la marée montante entraînait certains poissons, qui, toujours entre deux eaux, se promènent au gré des vents sans mordre à l'hameçon, étant encore à l'état d'embryons quoique amphibies.

Tout a une fin et l'homme le plus calme vient à bout de sa patience ; c'est ainsi que notre nouvelle recrue de la gaule s'en revint bredouille, désappointé d'avoir si mal étrenné un endroit qu'un pratiquant, naturel du pays, lui avait indiqué comme un des plus poissonneux.





A VENDRE

LA GOÉLETTE

Jeune Aristide

COTÉE AU VERITAS 5/6 P. 1.1.

AVEC SON ARMEMENT DE PÊCHE

Pour traiter : S'adresser à M. Raoul Hippolyte à Cancale,
où à M. Grandais à Saint-Pierre.

A VENDRE DE GRÉ A GRÉ

Piano et tabouret. — Meubles de salon, salle à manger, chambre à coucher et cuisine. — Services porcelaine de table, à café, à thé. — Verrerie. Vaisselle commune. — Poêles de cuisine et d'appartement. — Quantité ustensiles de cuisine et de pâtisserie, etc., etc. — Cages à oiseaux. — Vases à fleurs, Plantes d'intérieur. — Baignoire d'enfant et divers appareils d'hydrothérapie. etc. etc. et quantité d'autres articles de ménage.

Chalands, poulies et garant d'appareils, crics, charrette, brouettes et divers articles de matériel d'habitation, bois de construction et autres. Bicyclette.

Il ne sera pas fait de vente publique.

S'adresser chez M. Th. CLEMENT, rue Ange-Gautier.